Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 1

Artikel: Les Girardet : au Locle et dans le monde

Autor: Burnand, René

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847361

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

René BURNAND

LES GIRARDET

AU LOCLE ET DANS LE MONDE

Extraits. Ed. de la Baconnière

Du nouveau sur les Girardet. L'érudit et passionnant biographe de la dynastie des célèbres artistes loclois, M. René Burnand, a fait de nouvelles trouvailles dans ses archives familiales. Le voici déficelant pour nous des liasses de lettres, nous livrant les trésors de la documentation vivante, puisée avec émotion au fond d'antiques malles oubliées par deux générations dans une chambre à débarras.

Le 23 mai 1948 fut inauguré, au Locle, le monument Girardet et ouverte l'exposition Girardet.

C'était un dimanche. On arrivait dans une ville en fête ; les rues étaient pavoisées, les cloches sonnaient. Le premier acte de la commémoration fut un pèlerinage à la maison du Verger où la dynastie prit naissance. Elle se montrait avenante malgré sa vétusté. Les habitants en avaient soigneusement nettoyé les abords, placé des géraniums sur le rebord des fenêtres et devant la baie où naguère le vieux Samuel, l'ancêtre, déployait au matin deux vantaux pour disposer les bibles, les almanachs, les alphabets illustrés par Abraham, Alexandre et leurs cadets... Combien étroites les pièces de cette demeure où s'entassaient naguère autour des deux parents une progéniture de dix marmots ! Le « berceau » des Girardet ne fut pas orné de mousseline ni fleuri de guirlandes comme ces berceaux de rêve où les bonnes fées apportent à quelque princesse, à quelque enfant privilégié, les dons des grands de la terre ; c'était un rude berceau de bois tel que celui des bébés valaisans dans l'ombre étouffée d'un mazot. Quelle patience et quelle énergie, de la part de la mère surmenée, du père exténué pour faire régner la discipline, la paix, la gaieté, la piété même, dans cet intérieur surpeuplé.

Il a fallu quelque dix années pour régler le destin de cette vénérable demeure menacée depuis longtemps. L'inexorable progrès, les exigences de la circulation ont imposé silence à ses obstinés défenseurs comme à la plaine secrète qui montait de ces très vieux murs, de ces boiseries vermoulues où survivaient des âmes. Les mots « à perpétuité » sont des termes vides de sens, dans l'économie terrestre incessamment mouvante ; une génération chasse l'autre et bien importuns sont les reproches muets des défunts. Le souvenir de la maison Girardet vivra pourtant dans la cité comme vivent les légendes et ne cessera dans les âges à venir de susciter une sorte d'émoi au cœur des habitants, au cœur des pèlerins.

Le Locle est une ville économe, active, ardente dans ses créations, tenace dans son labeur et fière de son passé. Elle n'en laisse pas perdre une miette. La maison des Girardet condamnée, les Loclois n'ont eu de cesse qu'un autre témoin se dressât au milieu d'eux à l'honneur d'une étonnante famille qui prit naissance sur son sol. Certes elle n'est pas la seule ; l'inventaire complet des hommes d'action, des génies même, auxquels la cité attache justement sa vénération, tiendrait bien des pages de ce volume. Les Neuchâtelois — ceux du haut comme ceux du bas — ont le sens de la continuité dans l'effort au travers des générations et l'art s'y marie tout naturellement à la perfection de la technique. Témoins en soient les magnifiques familles qui se nomment les Jean-Richard, les Jaquet-Droz, les Breguet, les Huguenin, et les dynasties de peintres — les Robert, les Berthoud, les Meuron, les Barraud, les L'Eplattenier, Grounauer, Huguenin-Dumittan — bien d'autres encore que je ne puis nommer. Les continuateurs modernes de ce long, grave et brillant passé n'ont pas démérité de leurs ancêtres. Ils savent conserver jusque dans notre époque de désarroi, de surenchère artificielle, de vedettes improvisées, le goût de la sincérité, du travail consciencieux pénétré d'art et de sens humain. Le cadre s'y prête ; il a dès longtemps façonné l'habitant. La vie sévère du haut Jura incite à la méditation et peut-être la solitude souvent ingrate des aspects de la nature exalte-t-elle le besoin de créer de la beauté...

★ ★ ★

« L'atelier collectif des Girardet offrait alors un spectacle unique et charmant. Dans la petite pièce d'entrée mon beau-père, penché sur une immense planche de cuivre, sous la lumière diffuse de son châssis blanc,

travaillait sans relâche, creusant, fouillant, entre-croisant des traits avec l'ardeur d'un commençant.

Parfois, les jours de morsure ou de revernissage, le petit atelier se transformait en usine fumante et ruisselante. De grands papiers d'épreuve flambaient en charbonnant sous les cuivres dont le vernis liquéfié reflétait l'éclat du ciel. Le rouleau poisseux courait sur la table de marbre, glissait ensuite sur les champs vierges de la gravure, évitant les tailles, étalant avec mesure et précision le bitume protecteur. Cette opération exhalait un parfum pénétrant de lavande.

Dans la pièce voisine, sous l'immense vitrage, Léon fait marcher la roulette sur les photogravures que lui confie la maison Goupil : scènes de chasses anglaises, aux innombrables personnages, batailles endiablées de de Neuville, avec des artilleurs crottés et des chevaux éventrés.

A sa gauche je trime l'Indochine sur les jolis bois teintés de blanc : j'évoque, dans les hasards de l'encre de Chine et dans les suggestives coulées de gouache, des forêts impénétrables aux lianes entrelacées, ou je fais courir sur des grèves improvisées des Laotiens déhanchés (1).

A mes côtés Julia peint des fleurs ou met un fond à quelque vieille culotte conjugale, ou fait des acrostiches. Corinne n'avait pas autant de cordes à son arc.

Au centre de l'atelier, Jules trône en face du tableau qui nous subjugue tous, l'œuvre collective de la famille et des amis, l'espoir du salon futur : **La prise de Saragosse.** Tout autour de lui, des défroques multicolores, des tentures, des sabres et les clairons ; sur la tête résignée d'un mannequin blafard, quelque héroïque bonnet à poil et — posant dans une attitude provocante et farouche — quelque Italien de la rue Saint-Victor (2). »

Une amitié particulière liait les deux Eugène, dès l'Ecole des Beaux-Arts où ils partageaient le même atelier. Plus tard, chaque année, lorsque, de Montpellier ou d'ailleurs, Burnand se rendait au vernissage du Salon, il recevait la plus fraternelle hospitalité 4, rue Legendre, dans l'appartement que Girardet habita toute sa vie. Moi-même j'ai couché sous le dais formé de tentures orientales que le peintre réservait à ses hôtes. Incroyable générosité : l'oncle Eugène abandonna son travail deux jours entiers pour me piloter dans Paris, à l'Exposition de 1900, à Versailles, moi infime lycéen de 18 ans.

Eugène Girardet fut homme de famille. Il a laissé de cet attachement à son foyer un témoignage artistique qui, écrit M. Léonce Bénédite, « mériterait d'être montré à la place d'honneur dans son exposition posthume ; c'est ce qu'il appelait le Livre d'or de la famille. Notre cher et bon Girardet y est tout entier. L'homme et l'artiste y dévoilent, l'un et l'autre, pour le cercle étroit des proches, les trésors de leurs dons naturels, de leurs vertus souriantes et fortes. » Je les ai feuilletés, ces trois volumes dont toutes les pages sont couvertes de dessins, dès le jour du mariage de l'artiste avec Maria Wickham. Tous les événements mémorables, les plus graves, les plus joyeux, les menus incidents de la vie quotidienne sont consignés ici d'une plume singulièrement alerte, en croquis étonnants par leur sûreté, leur humour, leur vérité. Naissances figurées par un berceau garni de dentelles où somnole l'enfançon, baptêmes, péripéties de la recherche d'une nourrice dans quelque village, voyages en mer, campagnes artistiques en Orient. Là une caravane dans le défilé rocheux d'El-Kantara, dahabieh glissant entre les palmeraies de Sakkara, portée par le cours rapide du large fleuve. « Toute l'existence d'un petit groupe humain, écrit M. Bénédite, est racontée là, jusqu'aux dernières douleurs, presque jusqu'à l'extrême minute où le héros de cette longue chaîne de tableaux vécus est terrassé par le mal vainqueur. » Et par quel mal ! Une taie rongeante du visage qui ravagea lentement ces traits harmonieux. Mais la bonté du regard ne cessa de charmer les visiteurs, comme le crayon et le pinceau ne cessèrent jamais de multiplier les œuvres et les œuvrettes, de retracer en milliers de croquis alertes, aisés, sûrs, en tableaux d'un gai coloris ce qu'avait choisi l'œil du peintre — soit dans les vergers normands, dans les ruelles des bourgades bretonnes, soit dans les douars algériens ou dans la fougue des fantasias.

Eugène Girardet mourut à Paris en 1907, père de six enfants et beau-père de Louis Breguet, précurseur de l'aviation et célèbre constructeur d'avions — d'origine locloise.

Je ne me souviens pas de l'année où Jules Girardet quitta la villa Dupont pour se fixer à Auteuil, 55, rue Théophile-Gautier. Cet immeuble offrait un vaste atelier que l'artiste animait de sa personnalité. Il était clair, garni de panoplies, d'armures, de mannequins en uniforme. Aux parois, sur des chevalets, des toiles représentant quelques hussards attablés sous une tonnelle servis par une jeune fille aguichante, des portraits de femmes du monde, toute une galerie de pastels du genre le plus poudré, le plus pomponné. Jules Girardet, grand, mince, aurait pu se prendre lui-même pour modèle dans quelque tableau de cour (3). La blonde chevelure et la voix caressante de sa femme s'harmonisaient avec le cadre, avec les œuvres, avec la personnalité du peintre. Au temps des fiançailles, racontait ma mère, écoutez le compliment que faisait à Marie de Montricher le jeune artiste très épris : « Vous êtes fine de ton ! »... Et les deux fillettes grandissaient, aussi charmantes que leurs parents, dans cet intérieur où jamais un mot dur ne venait ternir la gentillesse de tous. C'est dans la demeure de Jules que Paul Girardet termina ses jours ; c'est sur son lit de mort qu'Eugène vint dessiner son visage ; c'est là que se dressa le catafalque où le père de cinq brillants artistes reposait au lieu même où toute sa carrière le prédestinait à s'endormir : un atelier.

René BURNAND.

---

(1) Collection de dessins illustrant des récits d'exploration pour le « Tour du Monde » : le Laos et les populations sauvages de l'Indochine, par le Dr Harmand, 1877. Voyage dans le haut-Laos, par le Dr P. Neis, 1880.

(2) On reconnaît dans ce tableau, défendant l'entrée d'une église, Paul Girardet en costume de moine, brandissant un crucifix dont il assomme un assaillant, et accroupi près de la porte, en robe de bure, Eugène Burnand.

(3) Le souvenir de Jules Girardet se perpétue au chef-lieu de son canton originel, puisque les Neuchâtelois de France et d'Espagne lui commandèrent pour les fêtes du cinquantenaire de la République, en 1898, la fresque qui orne la salle du Grand Conseil : « Défense du Pont de Thielle par Baillod ».